



# Mûrir de désir

La passion à 50 ans

JACQUES ABOUCAYA



éditions du

**ROCHER**

/ VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Un nouveau regard*





MÛRIR DE DÉSIR



JACQUES ABOUCAYA

# MÛRIR DE DÉSIR

*La passion à cinquante ans*

Collection « Un nouveau regard »  
dirigée par Vladimir Fédorovski

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous  
pays

© Éditions du Rocher, 2011.

ISBN : 978-2-268-07069-8

ISBN pdf : 978-2-268-00502-7

*Voir le dernier Romain à son dernier soupir,  
Moi seule en être cause et mourir de plaisir !*

Corneille, *Horace*, IV, 6





## AVANT-PROPOS

A y réfléchir, on se dit qu'il a fallu au démiurge une imagination délirante pour inventer le couple, l'amour et ce qui s'ensuit. Toute cette machinerie menant du coup de foudre à la rupture. Une bonne dose d'inconscience. Voire de perversité. Qu'une simple affaire de perpétuation de l'espèce puisse susciter d'aussi innombrables péripéties, des enthousiasmes irrépessibles et de mornes langueurs, des aveuglements et des mensonges, des ivresses, des transports et des tragédies, rien de plus saugrenu.

Rien, en effet, de plus imprévisible que le désir amoureux. De plus capricieux. Mais aussi, de plus important. Qui dira son rôle capital dans l'histoire de l'humanité? Cela, depuis la Genèse. La pomme de l'Eden? Une belle allégorie. Adam n'eût-il pas brûlé de désir pour Eve, et non, comme on le prétend, pour un fruit, plutôt insipide de surcroît, la suite en eût été changée. On objectera que, dans ce cas, nous ne serions pas là pour réfléchir à la question. Habile détour pour éluder le sujet. Or il mérite d'être abordé de façon sérieuse. Et même scientifique. Avec toute la rigueur requise, et sans se laisser perturber par des objections qu'un revers de main devrait suffire à balayer.

Va donc pour l'approche scientifique. Elle rassure les gens sérieux. Seulement l'homme n'est pas un lépidoptère. Certes. Du moins à première vue. Tout, pour lui, n'en déplaît pas aux scientifiques invétérés, ne se réduit pas à une question d'hormones et de phéromones. Sinon, adieu la littérature – ou, du moins, un grand pan de

celle-ci. Adieu l'art. Adieu la psychologie, et singulièrement celle qu'on dit « des profondeurs ». Sans doute est-ce, justement, en raison de son irrationalité que le couple fascine. Car il existe un mystère derrière cet improbable appariement.

A commencer par sa naissance. Quand, comment l'idée d'une liaison, éphémère ou durable, qu'importe, a-t-elle germé dans le cerveau humain – à supposer qu'il s'agisse bien du cerveau? Difficile de retrouver, à travers les Dupont mâle et femelle frisant la cinquantaine, les jouvenceaux énamourés qu'ils n'ont pas manqué d'être. Ou de déceler en eux les avatars de Tristan et d'Iseult. Encore moins le mythe incarné de l'androgynie platonicien. Imaginer l'âme sœur derrière la couperose, la calvitie, les varices, l'embonpoint et la cellulite exige un réel effort.

Pourtant, il a bien fallu que la séduction opère. Qu'un élan, un jour, les poussât l'un vers l'autre, assez irrépressible pour décider de leur union. Et qu'ils la croient, les naïfs, en dépit de toute raison, éternelle. Comme l'ont crue leurs semblables depuis des temps immémoriaux.

Les anciens Grecs avaient trois mots pour désigner l'amour: Eros, Philia et Agapè, chacun avec sa spécificité et ses nuances. C'est dire que la chose n'est pas simple. Et que l'ambiguïté est engendrée par tous les glissements possibles. De quelque nom qu'on l'affuble, une seule certitude: son moteur se nomme désir.

Celui-ci naît souvent à l'improviste. Incoercible au point d'inspirer toutes les folies jusqu'à son assouvissement. Comme Jupiter, il aveugle ceux qu'il veut perdre. Il meurt, pour des raisons tout aussi mystérieuses. Déjouant tous les calculs. Tyrannique, en outre. Capable d'éclipser toutes les autres aspirations. Prompt à emprunter les travestissements les plus divers, des élans éthérés de l'âme à l'appétit charnel.

Car rien, en ce domaine, n'est jamais acquis. Si le monde est cette « branloire pérenne » dont parle Montaigne, l'amour et le désir participent largement de l'instabilité. Qu'on se penche un peu sur l'aventure de l'humanité. Que de sang, que de larmes (pour s'en tenir à de nobles émissions) furent versés, au cours des millénaires, à cause de passions naissantes ou contrariées ! L'argent est, paraît-il, le nerf de la guerre. Voire. On en peut dire autant de l'amour.

Fait remarquable, il ne requiert ni âge, ni prédisposition particuliers. Dès lors que la flèche d'Eros a atteint sa cible, tout, absolument tout, devient possible. Y compris, mais surtout chez la femme, plus idéaliste, imaginative, le renoncement. Au nom d'impératifs jugés supérieurs et au prix d'un sacrifice consenti dans la douleur. Ainsi de Chimène, celle du *Cid*. Elle se croit tenue de surenchérir avec Rodrigue. Plus héroïque que moi, tu meurs. Exceptionnelle, cette attitude. Et c'est heureux, car le ridicule n'est pas loin. Souvenons-nous de Pascal : qui veut faire l'ange fait la bête. A deux dos ? Voire...

Plus souvent, toutefois, loin de ces hauteurs sublimes, le couple avance cahin-caha. En butte, au bout du compte, à la malignité du sort qui emprunte différents visages. Celui du rival ou de la rivale. Les impondérables. Le grain de sable dans les rouages de la machine. Le hasard ou ce qu'on nomme ainsi. Mille façons de siffler la fin de la partie.

Seule certitude, inéluctable : sitôt formé, le couple court vers sa perte. Plus ou moins rapide, plus ou moins pressentie. Parfois souhaitée, parfois acceptée ou subie. Une pantomime universelle, comme dirait le Neveu de Rameau, où tous, premiers et seconds rôles, utilités ou figurants, ont un rôle assigné. Inconscients d'être manipulés. Ignorant quel montreur fantasque tire les fils des marionnettes.

Il ne faut pas croire les contes. La formule « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants » participe de la sidération juvénile. Il n'est leurre plus pernicieux que l'illusion, entretenue à l'envi, d'un bonheur amoureux durable. Tôt ou tard, le couple se défait. Dramatique ou burlesque, le dénouement survient et avec lui la mort des illusions. Le roman a beau comporter des chapitres contrastés, la fin n'en est jamais heureuse.

Entre-temps, quel cheminement ? Quelles apothéoses et quelles traverses ? A quel moment, la naissance du doute ? La première fêlure ? L'imagination qui s'emballe ? L'effritement du désir ? Les yeux qui se dessillent ? La lassitude ? Pour quelle raison le philtre s'est-il éventé, pourquoi a-t-il perdu de son efficace ? Et y a-t-il seulement, en dernière analyse, un autre motif que l'effet ravageur du temps ?

En général, tout se joue aux environs de la cinquantaine. Parfois un peu avant, parfois un peu après. Mais enfin, là se situe le point critique. Le moment où tout semble trop connu pour pouvoir réserver encore quelque surprise. Où l'élan – d'amour, de désir, voire de seule tendresse – retombe comme un soufflé refroidi. Gare, alors aux conséquences : toutes les issues restent closes. Impossible de revenir en arrière. Impensable de continuer à faire « comme si ». Il faut bien, pourtant, continuer à vivre. Tel est l'absurde (et le tragique) de la situation. Certains succombent, pris dans la nasse. D'autres, les plus combatifs, les plus ingénieux, recourent à des échappatoires. Et cela vaut pour les deux sexes. Aussi démunis l'un que l'autre devant une crise dont ils ne maîtrisent ni les tenants, ni les aboutissants.

Dans la plupart des couples, le désamour se joue rarement en un acte. Il est le fruit d'une maturation souterraine. Encore a-t-il besoin, pour se manifester, d'un révélateur. Il faut, pour saisir les instants de ces

métamorphoses, l'œil de l'entomologiste observant sans passion ni parti pris le passage de la chrysalide au papillon prêt à prendre son envol.

On prendra donc les épisodes qui suivent comme autant d'instantanés. De coups de projecteur braqués sur des scènes cruciales, jouées par des personnages entraînés par un destin qu'ils ne maîtrisent pas. De ce *fatum*, la plupart des amoureux ont, du reste, une obscure prescience. Au point de chercher à le conjurer par mille moyens, y compris les plus puérils. En pure perte, bien entendu.

Nulle thèse, dans ces récits. Seule l'illustration d'une réalité mouvante. Un constat, souvent de faillite. Ainsi va le couple, ainsi va l'amour, ses caprices et ses surprises. Son usure. Le désir et la mort du désir. Ainsi va la vie. Faut-il s'en affliger? Mieux vaut sans doute en rire ou en sourire.

